

FACULTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1903-1904. — N° 118

LES
SPORTS DU SOLDAT

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 20 Janvier 1904

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

V. ALEXIS DABAT

Élève de l'École de Santé Militaire

Né à Auriac (Basses-Pyrénées) le 10 décembre 1877



LYON

IMPRIMERIE PAUL LEGENDRE & C^{ie}

14, rue Bellecordière, 14

—
1904

FACULTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1903-1904. — N° 118

LES
SPORTS DU SOLDAT

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 20 Janvier 1904

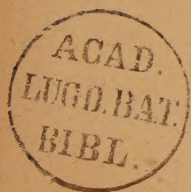
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

V. ALEXIS DABAT

Elève de l'École de Santé Militaire

Né à Auriac (Basses-Pyrénées) le 10 décembre 1877



LYON

IMPRIMERIE PAUL LEGENDRE & C^{ie}

14, rue Bellecordière, 14

—
1904

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET DOYEN.
LACASSAGNE. ASSESEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES
MM. PAULET, CHAUVEAU.

PROFESSEURS

Cliniques medicales.....	}	MM. LÉPINE.
Cliniques chirurgicales.....		BONDET.
Clinique obstétricale et Accouchements.....		BARD
Clinique ophtalmologique.....		PONCET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques...		JABOULAY.
Clinique des maladies mentales.....		X...
Clinique des maladies des enfants.....		GAYET.
Physique médicale.....		GAILLETON.
Chimie médicale et pharmaceutique.....		PIERRET.
Chimie organique et Toxicologie.....		WEILL.
Matière médicale et Botanique.....		MONOYER.
Parasitologie.....		HUGOUNENQ
Anatomie.....		CAZENEUVE
Anatomie générale et Histologie.....		BEAUVISAGE
Physiologie.....		LORTET.
Pathologie interne.....		TESTUT.
Pathologie externe.....		RENAUT.
Pathologie et Thérapeutique générales.....		MORAT.
Anatomie pathologique.....		TEISSIER.
Médecine opératoire.....		AUGAGNEUR.
Médecine expérimentale et comparée.....		MAYET.
Médecine légale.....		TRIPIER.
Hygiène.....		POLLOSSON (M.).
Thérapeutique.....		ARLOING.
Pharmacologie.....		LACASSAGNE.
		COURMONT (J.).
		SOULIER.
		FLORENCE.

PROFESSEUR ADJOINT

Physiologie, cours complémentaire DOYON.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Clinique des maladies des femmes.....	MM. POLLOSSON (A.), agrégé
Maladies des voies urinaires.....	CHANDELUX, —
Maladies des oreilles, du nez et du larynx.....	LANNOIS, —
Propédeutique médicale.....	ROQUE, —
Propédeutique chirurgicale.....	ROLLET, —
Propédeutique de gynécologie.....	CONDAMIN, —
Anatomie pathologique.....	DEVIC, —
Accouchements.....	FABRE, —
Matière médicale.....	MOREAU, —
Anatomie topographique.....	DURAND. —

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
ROUX.	VALLAS.	NOVÉ-JOSSERAND.	CHATIN.
COLLET.	SIRAUD.	BERARD.	VILLARD.
BOYER.	DURAND.	SAMBUC.	TIXIER.
BARRAL.	PIC.	BORDIER.	FABRE.
MOREAU.	PAVOT.	COURMONT (P.).	REGAUD.
			CAUSSE, ch...

M. X..., Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. COURMONT (J.), Président ; M. VALLAS, Assesseur ;
MM. BARRAL et TIXIER, Agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE
DE MON PÈRE

A MA MÈRE

*Pour un infini de dévouement et sa
tendre indulgence.*

A MA COUSINE ALICE DABAT

Témoignage de parfait attachement.

A MES TRÈS CHERS AMIS

JEAN TAILLANTOU

ÉLÈVE A L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-MAIXENT

JEAN RACHOU

DOCTEUR EN MÉDECINE

LÉON LANNES

ÉLÈVE A L'ÉCOLE DE SANTÉ MILITAIRE

LOUIS FOURMIGUÉ et MARC GIACARDY

*En mettant ici leurs noms, j'évoque
toutes les heures de notre enfance et
de notre adolescence ; ce furent les
plus douces, car nous étions ensemble
et les illusions nous berçaient. Dans
l'espoir que nous nous retrouverons.*

A Monsieur le Professeur J. COURMONT

PROFESSEUR D'HYGIÈNE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
MÉDECIN DES HÔPITAUX
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*Il nous a toujours accueilli avec
une aimable bienveillance et nous a
témoigné de l'intérêt. Il nous fait au-
jourd'hui l'inappréciable honneur de
présider notre thèse.*

A Monsieur le Dr PH. TISSIÉ

INSPECTEUR DES EXERCICES PHYSIQUES DANS LES LYCÉES
ET COLLÈGES DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX
MEMBRE DE LA COMMISSION SUPÉRIEURE DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE
DE LA JEUNESSE, DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LAURÉAT DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)
LAUREAT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

*Il fut notre premier maître, notre
premier guide ; nous n'oublierons ja-
mais toutes les dettes de reconnais-
sance contractées envers lui.*

A Monsieur le Commandant DRIANT

DU 1^{er} BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

ET

A Monsieur le Capitaine G. DE MASSAS

DU 7^e BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS

Pour l'intérêt qu'ils ont pris à notre travail de façon si spontanée et les excellents conseils qu'ils nous ont donnés.

A Monsieur le Professeur Agrégé TIXIER

CHIRURGIEN DES HÔPITAUX

En toutes circonstances, vous avez été bon pour nous, voici qu'il est temps de modestement vous remercier.

A MES MAITRES

DE BORDEAUX ET DE LYON

A MES CAMARADES DE PROMOTION

*Pour toutes les sympathies que
j'ai trouvées parmi eux.*

INTRODUCTION

Des Nécessités d'une éducation physique du soldat préparée par l'écolier et l'adolescent.

« La France n'a plus d'hommes, la France se meurt », s'écriait, il n'y a pas si longtemps, un écrivain éminent et de talent incontestable. Je ne partage pas pareil pessimisme ; en tout cas, au lieu de se borner à déplorer, il eût certes mieux fait de nous indiquer comment réagir. C'est là, en effet, un de ces problèmes qui nous doivent préoccuper et que nous essaierons de résoudre.

S'il est des constatations douloureuses à faire, la moins pénible n'est certes pas celle que l'on fait en France, chaque année, au moment des conseils de révision. Il se présente à l'examen de nos médecins militaires un contingent de deux cent mille jeunes gens, tandis que, chez notre voisin immédiat, l'Allemagne, pour ne citer que celui-là, le choix se porte sur deux cent quatre-vingt dix mille ; comme nous prétendons avoir sous les drapeaux, en temps de paix, autant de soldats qu'il s'en abrite sous les éten-

dards d'outre-Rhin, il en résulte forcément que la sélection est moins rigoureuse. Portant dans notre pays sur un effectif inférieur d'un tiers, le crible de l'examen physique, si justement pratiqué qu'il soit, laisse, par nécessité naturelle, passer des sujets qui seraient éliminés pour insuffisance physiologique s'ils conscrits étaient plus nombreux. Et, cependant, c'est faire de la mauvaise besogne que d'incorporer des individus en état de moindre résistance. Les fatigues premières de l'instruction physique, des « classes », comme on dit en termes techniques, jointes à la transplantation trop brusque du milieu familial où le jeune homme a ses aises dans un milieu où tout pour lui est nouveau et bien différent de son genre habituel de vie, ont vite fait d'éprouver les malingres et de les rendre tout à fait impropres au service actif ; quelques-uns, porteurs de lésions latentes, voient ces lésions se réveiller et ils deviennent, dans certains cas, un danger permanent de contagion pour leurs camarades. Voyez-vous cette armée partant en guerre, et en guerre dure, se heurtant à une armée de nombre égal, mais où toutes les unités sont saines, robustes, disposées et englobées dans des cadres forgés avec art ? Ce serait l'histoire éternelle du pot de terre contre le pot de fer ; au premier choc, l'ensemble résiste, soutenu par les grands sentiments moraux, l'amour de la patrie et du drapeau, mais peu à peu l'âme, si énergique soit-elle, est abandonnée par le corps — les bons seuls, et ainsi s'opère la vraie sélection — résistent ; c'en est fait des autres mal servis par une résistance physique insuf-

fisante, et alors ils constituent cette lamentable cohue de trainards et de moribonds, encombrant les ambulances et les chemins, au point de retarder et même d'annihiler la marche des opérations. A l'avenir, l'armée qui voudra vaincre sera celle qui amènera non pas le plus grand effectif numérique, mais le plus grand nombre d'hommes robustes, instruits et bien trempés.

Contre toutes ces tristesses il importe de réagir et de réagir immédiatement, car le péril grandit à toute heure ; nous ne chercherons pas la cause de notre faiblesse ; elle est éclatante et s'étale ostensiblement sur toute les cartes de la syphilis, de la tuberculose et de l'alcoolisme en France ; la dépopulation s'accroît ; demandez plutôt aux statistiques, elles vous répondront par des chiffres d'une éloquence implacable. Mais si notre but n'est point ici de chercher le moyen d'enrayer ce mal dans sa progression toujours croissante, du moins est-il de notre droit et même de notre devoir de préserver ceux qui existent, de leur apprendre à devenir plus forts, et partant, plus utilisables pour l'époque actuelle et dans leurs descendants.

En France, où tout le monde est ou veut être fonctionnaire, nous avons l'habitude de nous adresser aux pouvoirs publics ; pourquoidans cette occasion, ne nous adresserions-nous pas aussi à l'Etat ? Faisons l'éducation physique de l'enfant obligatoire et gratuite ; qu'il apprenne à respirer et à faire mouvoir les muscles de tout son corps, comme il apprend à lire et à compter. Devenu jeune homme, il s'ache-

minera de lui-même vers la lumière et le plein air parce qu'il aura pris goût à ses leçons premières et qu'il prendra conscience de sa force. Serait-il si difficile aux municipalités, quelque infimes que soient leurs moyens pécuniaires, de créer des emplacements pour faire jouer les jeunes gens avec des lots de jeux choisis selon les traditions du pays et de la race? Il ne s'agit pas, à l'heure actuelle, de faire luxueusement mais simplement; plus tard, quand l'amour des exercices du corps serait passé dans les mœurs, comme il l'est en Suède, chaque commune mettrait sa gloire à avoir son petit palais du sport. Est-il besoin de longs discours pour démontrer l'efficace résultat que l'on en retirerait?

C'est permettre aux malheureux, condamnés par l'hérédité à toujours souffrir de faire cette évasion dont parle Brioux en termes pathétiques; c'est permettre aux masses de se pénétrer des notions indispensables d'hygiène contre les maladies évitables; l'hygiène matérielle prépare l'hygiène morale. Dès lors, c'est la banqueroute des brasseries et la fuite des inviteuses, faute de clients à allécher, c'est la désertion des estaminets et des bouges où l'on vend le liquide pernicieux et fatal, synthèse de dangereuses essences. Aussi à l'époque de la conscription, si les médecins militaires ne trouvaient pas toujours en face d'eux exclusivement des colosses, qui ne seront toujours forcément qu'une exception, du moins verraient-ils des hommes normalement constitués et pourvus d'une grande valeur physiologique. Dans cette terre fraîchement remuée et préparée pour la culture il n'y

aurait plus qu'à jeter la semence ; la récolte serait riche, nous nous permettons de l'affirmer.

De ce préambule nécessaire et succinct se dégage tout net le plan de notre thèse. Dans un premier chapitre nous ferons un court historique de l'éducation physique en France et nous rendrons compte des erreurs commises pendant tout le XIX^e siècle ; dans un second chapitre nous verrons comment on peut envisager la question de l'éducation physique à l'école et après l'école ; enfin dans la dernière partie la plus importante, nous étudierons la question de l'éducation physique du soldat, préparé par l'école d'abord, par les sociétés post-scolaires ensuite. Nous mentionnerons tout à la fin les résultats obtenus dans certains groupements militaires où les sports ont vu leur développement facilité par des chefs intègres, bienveillants et très au courant des conceptions éducatrices modernes.

CHAPITRE PREMIER

Un peu d'histoire. — L'exercice physique dans l'antiquité : à Athènes, à Rome, dans l'ancienne France. — Cent ans d'erreurs. — La Renaissance.

Dès la plus haute antiquité, les Grecs aimèrent les exercices qui procurent au corps la force et l'élégance et qui, suscitant naturellement l'émulation, sont l'occasion de concours de luttes pour la gloire. Nul peuple plus que les Grecs n'a aimé la gloire et c'est bien celui-là qui devait inventer la gymnastique, ne fût-ce que pour se disputer des couronnes. La gymnastique était inconnue des Barbares qui, confiants dans leur force et leur adresse naturelles, ne s'exercent point d'une façon méthodique, raisonnée et complète. Scythes, Thraces, Lydiens, Phrygiens, Egyptiens s'étonnaient de cette passion des Grecs pour ces exercices incessants, pénibles, dangereux même et qu'on exécutait dans un état de

nudité complète (gymnastique, du grec γυμνος, nu) Solon, le premier des législateurs athéniens, donne en faveur de l'éducation physique des raisons meilleures que ne l'est la seule fureur de vaincre pour décrocher la palme du vainqueur : il faut, pour faire de robustes combattants pour l'avenir, aiguiller les jeunes gens vers les exercices, afin de tremper autant leur âme que leur corps. Sparte voyait ses fils se livrer aux durs jeux du pancrace et de la boxe, régime excessif par sa dureté même et qu'Athènes ne voulait pas pour sa jeunesse. Solon avait fait des lois qui rendaient la gymnastique obligatoire ; le jeune garçon s'exerçait dans des établissements privés (palestres), à la course, à la lutte, au saut, au lancement du disque ; plus tard, à 18 ans, devenu éphèbe, il continuait à s'exercer, dans le gymnase, à ces mêmes exercices, dans un but de préparation militaire et il commençait les marches, l'équitation, le maniement des armes et l'escrime. Dans les jeux nationaux, ces divers concours étaient au programme, avec l'adjonction de la course armée où les coureurs étaient en costume d'hoplites, le chef orné du casque de bronze et porteurs du grand bouclier d'airain. Pour ces jeux, qui étaient la consécration de l'enseignement reçu, les athlètes (αθληται, prix) se livraient à un entraînement rigoureux, et s'entrebattaient au son de la musique. Le chant de la flûte réglait les mouvements. Ainsi, pour les Grecs, la musique était la compagne naturelle et comme la sœur de la gymnastique. De leur union résultait la danse ou orches-

tique; la plus belle de ces danses était la pyrrhique, sorte de ballet militaire, qu'on dansait en armes. Les accidents, fractures et luxations, étaient nombreux, mais les maîtres de palestres ou de gymnases étaient tenus de soigner leurs élèves blessés; s'ils n'étaient pas chirurgiens habiles, ils étaient tout au moins de passables rebouteux. C'est ainsi qu'antérieurement à Hippocrate naquit la chirurgie dans les gymnases. Et, chose plus forte, on commença dès ce moment, à faire entrer la gymnastique dans la thérapeutique des maladies, si bien qu'un maître de gymnase, nommé Hérodicos, de constitution faible, entreprend de se fortifier par des exercices. N'allez pas croire pour cela que le jeune Grec faisait de la gymnastique exclusivement : il allait à l'école et, à la fin de ses classes, il était capable de comprendre Anacréon et Pindare. Sa journée, nous dit M. Paul Perdrizet, ressemblait beaucoup à celle du jeune Anglais Oxonian ou Cantab qui, le matin, vaque à ses occupations intellectuelles pour se livrer, l'après-midi à ses sports favoris.

A Rome, les choses ne se passaient pas tout à fait ainsi, et les recrues arrivaient absolument inexpérimentées pour être placées dans les légions; les mœurs graves et austères du Romain ne se plaisaient guère aux évolutions athlétiques sur le stade ou dans l'arène; ils regardaient comme vils et mercenaires les professionnels qui descendaient dans l'arène, et leur dignité leur défendait d'y prendre part. Plus tard, quand l'influence hellénique se fit sentir, on vit des grands seigneurs faire bâtir dans

leurs maisons de ville ou de campagne, des palestres, mais jamais l'Etat ne prescrivit aux parents d'envoyer leurs enfants au gymnase. Les Romains n'ont connu, à part les exercices qui les préparaient au service militaire, tels que l'équitation, la natation et l'escrime — encore furent-ils vite abandonnés — que des exercices légers, tels que le volant et la courté paume et encore, comme divertissement après le bain. Les médecins en recommandaient fort l'usage et les « Annales » nous confient que c'était la façon dont charmaient leurs loisirs César, Caton le jeune, Auguste, Mécène et Alexandre Sévère.

Au moyen âge, l'ascétisme corporel, les exercices du corps furent dominés par les exercices de l'âme. Les ascètes (de *ασχειν*, s'exercer) se réunissaient pour s'exercer à la mortification. L'ascétisme mystique n'eut d'autre contre-poids que dans les exercices de chevalerie, les tournois, l'équitation, l'escrime.

Il semble que ce fut au commencement du XVI^e siècle, d'après M. Dally, qu'Antonio Gazzi, de Padoue, ait le premier, dans une espèce d'encyclopédie hygiénique, intitulée : « Florida Corona », « couronne, dit l'auteur, des plus belles fleurs cueillies dans les champs d'Hippocrate, de Gallien, etc... », rappelé les exercices des anciens. Champier, médecin des rois Charles VIII et Louis XII, reprit, dans sa « Rosa Gallica » les vues hygiéniques de Gazzi. Fush de Tubingue (1535), Ambroise Paré (1541), ouvrirent la série des médecins hygiénistes qui semblent avoir précédé les érudits. Dally a fait, dans son ouvrage

intitulé « Cinésiologie », l'analyse des écrits des auteurs de la Renaissance. A. Paré, Joubert, du Choul, Du Chesne sont intégralement reproduits. Ghose remarquable, cette question des exercices du corps qui venait de provoquer un si remarquable effort chez les érudits du XVI^e siècle, intéressa les hommes les plus distingués de ce temps, Bacon, entre autres, qui donne sur la gymnastique les idées les plus sages, en accusant les médecins de ne pas avoir encore spécifié et distingué les mouvements corporels. Les pédagogues, Rabelais (1560), Montaigne (1560) et, en sautant près de deux siècles, J.-J. Rousseau (1761), se prononcèrent avec énergie, presque dans les mêmes termes, en faveur de l'application rigoureuse des exercices corporels à l'éducation de la jeunesse. La fameuse phrase de Montaigne : « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps que l'on dresse, c'est un homme ; il n'en faut pas faire à deux », pourrait servir d'épigraphe à cette catégorie de travaux. M. Duruy a dit, de nos jours, mais en vain : « Il faut faire des hommes avant de faire des bacheliers ».

Parvenus au XIX^e siècle, il est tout d'abord indispensable de fixer un point de l'histoire de l'évolution physique au XIX^e siècle pour rechercher les causes qui nous ont mis, jusqu'à ce jour, en état d'infériorité vis-à-vis des autres nations, en ce qui concerne l'éducation physique. Nous pouvons diviser ce siècle en sept périodes distinctes.

La première période s'étend depuis le commencement du siècle jusqu'aux Cent-Jours. Le Lycée est

l'antichambre de la caserne, les enfants apprennent à devenir des militaires experts; ils pratiquent la marche, l'escrime et le tir : c'est tout.

La seconde période va de 1815 à 1845; c'est la période amaurosienne, du nom d'un colonel espagnol Amauros; il faisait partie des fidèles du roi Joseph après la chute de l'Empereur, son frère et vint à Paris fonder un institut athlétique établi sur les mêmes plans et dans les mêmes conditions que celui qu'il dirigeait à Madrid. Il eut, malgré la soif où les esprits comme les corps étaient de repos, un retentissant succès et sa méthode devint la gymnastique française telle qu'elle nous est parvenue, efficace par certains côtés, mais ouvrant la porte à tous les abus et à toutes les acrobaties. L'armée fut dans l'obligation de s'initier à cette méthode, sur l'ordre des pouvoirs publics. Aujourd'hui encore, du reste, on ne peut comprendre l'éducation physique sans l'armée; c'est pourquoi nous verrons, depuis Amauros jusqu'à nos jours, tous les efforts et toutes les tendances diriger l'éducation physique vers un seul but : le régiment. L'Ecole militaire de gymnastique de Joinville-le-Pont fournira des instructeurs aux lycées, collèges et écoles primaires pendant un siècle, et compromettra ainsi la santé du pays par une mauvaise méthode d'enseignement pédagogique.

L'aveuglement pour la grande devise : *Ludus pro Patria*, a réveillé un chauvinisme sonnante faux et créé les *patriotards*. Pourquoi? Parce que la signification n'en a été comprise à aucun moment. On n'a

vu que le champ de bataille, on n'a pas vu la grandeur de la Patrie par la santé publique.

La troisième période, celle de l'imitation, va de 1845 à 1865; on s'aperçoit que la gymnastique prend une grande importance en Europe; on imite, sans trop de conviction, divers systèmes de gymnastique, on rédige de beaux rapports, mais, en pratique, rien de sérieux n'est tenté.

La quatrième période, celle des réformes administratives, brève, mais importante, va de 1868 à 1870. Le grand homme qu'était V. Duruy avait compris la valeur de l'éducation physique. Le rapport du Dr Hillairet et la circulaire ministérielle du 3 février 1867 fixent un point important de l'histoire des exercices.

La cinquième période s'étend de 1871 à 1887: c'est celle de la revanche. Plus que jamais les tendances sont guerrières, plus que jamais la caserne pénètre dans l'école, plus que jamais l'enfant et l'adolescent jouent au soldat.

La sixième période, celle de la Science Médicale, va de 1887 à 1890, L'Académie de Médecine y attache superbement son nom en protestant contre le surmenage intellectuel et en réclamant une plus large part pour les exercices physiques de plein air et pour les récréations libres et actives. La circulaire ministérielle du 7 juillet 1890, avec celle du 3 février 1869 sont les deux grandes circulaires du siècle, en ce qui concerne l'application de l'éducation physique; elles fixent, toutes les deux, un point de l'éducation pédagogique en France. Mais l'inocula-

tion napoléonienne, renforcée par le souvenir de 1870, est telle, que les savants eux-mêmes s'adressent encore à l'armée pour fournir des instructeurs de gymnastique. Ces instructeurs, ne possédant que peu d'instruction et une éducation rudimentaire, vont compromettre la réforme.

La septième période s'étend de 1890 à 1899; c'est celle de la Renaissance physique ou, mieux, de l'Initiative privée. Jusqu'en 1887, l'initiative privée avait somnolé; son réveil est dû à plusieurs causes; la première entre toutes est l'apparition de la bicyclette dont les effets psycho-physiologiques ont été bien étudiés par le docteur Guillemet, médecin des colonies, dans une thèse inspirée par M. le Dr Ph. Tissié. Cette période est féconde en travaux sérieux; une réaction s'opère; on donne plus de liberté à l'enfant; on provoque son initiative; on commence à mieux voir et à mieux comprendre. La science éclaire et aère tout. Une ère nouvelle est ouverte.

CHAPITRE II

**L'Éducation physique à l'École et après l'École.
— La Ligue Girondine. — L'Union française
des Sports athlétiques. — La Fédération des
Sociétés de Gymnastique de France.**

A la fin de ses études, le jeune bachelier emporte le souvenir d'heures charmantes et fécondes, dues à la science et à l'âme de ses maîtres, de ces heures lumineuses qui éveillent dans l'esprit des horizons nouveaux, des jouissances infinies. Mais il aurait pu également emporter le souvenir de bonnes journées de jeu, d'exultation et de joies physiques, de cette allégresse qui saisit les corps jeunes quand ils courent et bondissent en liberté dans l'air pur, à travers l'herbe ou la neige, et il aurait pu emporter également l'habitude d'un rythme régulier d'exercices qui serait devenu un besoin de son corps et dont il ne saurait se passer. A ce point de vue, la jeunesse française n'est pas aussi bien partagée que la jeunesse

anglaise et la jeunesse scandinave dont les préoccupations vont, par parties égales, aux soins du corps et aux soins de l'esprit et de l'âme.

La faute en est à beaucoup de monde, sinon à tout le monde. Elle est, nous le répétons ici, à la conception fonctionnariste de la société française; elle est à la tradition erronée qui fait de la rivalité vers une place unique, le mobile du travail des enfants et qui, par la compétition, rend ce travail sans limites; elle est à la torpeur de nos administrations, à leur incurable incapacité de perfectionnement, à leur sénile manie de vouloir imposer brutalement du règlement et de l'uniformité là où il faudrait des expériences, du travail et de la variété. En sorte que les vies des élèves sont poussées, bourrées par un travail excessif, dans des entonnoirs de programmes, de compositions, d'examens et qu'il ne reste pour le corps que quelques instants, quand il en déborde par hasard. Nous espérons, et en cela nous sommes d'accord avec des maîtres clairvoyants et autorisés, comme le doyen de la Faculté des Lettres de Lille, M. Angellier, nous espérons, disons-nous, que les protestations des hygiénistes et les revendications du sens commun finiront par donner le coup mortel à la routine.

Voyons donc comment on pourrait échapper à ces errements et quelle serait la méthode à suivre;

L'enfant qui croît et grandit a plus besoin qu'un autre, d'air pur capable de faciliter l'hématose nécessaire à cette croissance.

Les produits gazeux délétères, les germes infec-

tieux agissent sur lui d'une façon toute spéciale. L'action prolongée d'une atmosphère confinée marque les enfants d'un cachet de déchéance physiologique, qui favorise leur réceptivité morbide vis-à-vis des maladies de nature infectieuse, en même temps qu'elle provoque l'évolution d'affections essentiellement caractéristiques d'une constitution misérable.

Un autre élément important des milieux où l'homme s'agite, c'est la lumière. Soustraits à son influence stimulante les enfants s'étioilent et languissent car les rayons lumineux agissent efficacement sur les organes sensoriels, excitant les centres nerveux qui président aux phénomènes de la nutrition.

Il faut donc ménager à l'enfant le plus souvent possible à la fois de grands horizons et des flots de lumière. C'est pour cela qu'il faut espacer les heures de séjour dans la classe, par des temps de séjour au dehors.

Ces considérations générales sur l'hygiène de l'enfance nous serviront de guide dans les préceptes d'hygiène physique.

Nous commencerons par les lycées et collèges où sont reçus les enfants dès l'âge de six ans, ne voulant nous placer qu'au point de vue hygiène, car les autres questions de principes sont résolues d'avance par les diverses expériences faites à l'étranger depuis longtemps et tentées en France depuis quelques années. Notre thèse serait extrêmement longue et nous tomberions dans des redites bien pâles ; nous

renvoyons simplement aux travaux remarquables de M. G. Demeny, de M. F. Lagrange, du Dr Ph. Tissié et de tant d'autres personnes autorisées.

Le jeu doit-il rester libre ou doit-il être réglementé comme la gymnastique d'attitudes et d'assouplissement qui met divers groupes musculaires en fonction pour une fin esthétique voulue et recherchée par l'éducateur.

Quelle part doit-on faire aux jeux dans l'organisation scolaire actuelle avec des programmes surchargés et des espaces très restreints? Le problème comporte plusieurs données, l'enfant, l'éducateur le milieu social, l'opinion publique. L'enfant a besoin de mouvement. Quel genre de mouvement peut-on lui permettre? Le mouvement réglé empiriquement, comme dans la méthode française ou scientifiquement comme dans la méthode suédoise, pour donner une forme harmonieuse à son jeune corps ou bien les mouvement divers, multiples et voulus par l'enfant lui-même dans le jeu actif au plein air?

Des deux méthodes française ou suédoise que dire? Ce que l'intéressé leur reproche, c'est d'être peu attrayantes, peu récréatives, mais combien plus sûres, plus harmonieuses elles sont.

Le jeu libre est instinctif. L'enfant est un grand mangeur d'air, le jeu lui est indispensable, fait partie intégrale de sa vie physique et psychique, car, dans le jeu, il emmagasine des impressions sensorielles multiples. Par contre, cette méthode parce qu'instinctive, est plus sujette à caution au

point de vue de l'acquisition de la forme ; chaque groupe musculaire travaille pour son propre compte, en égoïste ; le côté droit se développe plus que le gauche, les attitudes vicieuses sont d'autant plus nombreuses que la scolarité les crée et les augmente ; les vêtements empêchent d'en saisir le début et d'en constater la progression : on ne les découvre qu'au moment où elles sont si prononcées, qu'elles attirent l'attention de la famille et de l'éducateur. Il n'est quelquefois plus temps de les corriger, alors qu'il eût été facile d'éviter de tels accidents par l'application d'une méthode de gymnastique scientifique. Mais cette méthode, disons-nous plus haut, est plus médicale que pédagogique et, c'est surtout et avant tout, ce dernier point de vue qui nous intéresse. Le jeu, qui est récréatif et qui possède une action si puissante sur le développement de l'individu, est le meilleur moyen d'éducation morale en même temps qu'il force les poumons à fonctionner plus largement,

Les jeux de plein air n'ont de réelle valeur qu'à la condition d'être pratiqués dans un grand espace ; la gymnastique aux agrès elle-même, si attrayante qu'elle paraisse, gagnerait également à être pratiquée dans un endroit vaste, large, plein de lumière et d'air. Rappelez vos souvenirs, et vous verrez le tableau de la gymnastique obligatoire au Lycée ; on en faisait une heure en tout. Elle se passait ainsi : on arrivait par vingt ou trente, on s'alignait en baillant devant quelques agrès pleins de vétusté, puis, à tour de rôle, on essayait, en vain d'un

simulacre de mouvement manqué naturellement par faiblesse ou par coquetterie, puisqu'il était de bon ton d'être nul en gymnastique. E finita la comedia. ... jusqu'à la semaine suivante, on s'en allait, regrettant la promenade habituelle dans la cour, entre quatre murs, dans une ronde continuelle autour de quelques ormeaux pelés, étiques, mourant eux aussi du manque d'oxygène.

En France, nos lycées et nos collèges sont pourtant, sauf de rares exceptions, entourés de pelouses et de jardins ; pourquoi les laisser comme vaine décoration et ne pas y tracer plutôt un terrain de football pour les grands élèves, avec une piste de course à pied, ou bien un simple jeu de croquet pour les petits. Aux établissements qui n'ont pas de terrain disponible, l'autorité militaire — presque toute ville qui a un lycée étant une ville de garnison — céderait volontiers son terrain de manœuvres. Enfin, il n'est pas de collège si mal partagé, qu'un Mécène local ne veuille doter d'un champ de jeu. A Bayonne, à Tarbes, les lycéens jouent sur le terrain militaire ; à Lyon, les élèves du lycée Ampère occupent une pelouse du parc de la Tête-d'Or. Enfin, les « potaches » parisiens jouent partout où le moindre espace libre peut être loué et aménagé ; du reste, les grands cercles parisiens qui recrutent leurs futures « étoiles » dans la population scolaire, prêtent de bon gré leurs terrains aux associations.

Il s'est trouvé dans notre pays des éducateurs éminents qui ont fait sombrer les vieilles routines et

pénétrer les jeunes gens des dangers qu'ils couraient à rester ainsi oisifs dans la cour, comme on le faisait par tradition. Si quelqu'un a compris la jeunesse et l'a conquise définitivement, c'est bien le regretté R. P. Didon; quelques années avant sa mort, il exprimait dans un langage magnifique, au Congrès du Havre, ce que l'expérience a démontré depuis longtemps en Allemagne, à savoir que la liberté dans l'action est un école de dignité morale, en même temps que d'initiative, de respect de l'individu vis-à-vis de lui-même et de la collectivité. Il a apporté des faits vécus et observés sur nature, dans son établissement d'Arcueil, modèle qu'il a créé, et où son œuvre ne périra pas. Après lui, le R. P. de Conroy-Laffau de Cheltenham, exposait les heureux résultats obtenus dans son collège. Enfin M. le major Victor Balk, le maître incontesté de la gymnastique suédoise, voulait bien reconnaître que l'idéal de l'éducation physique est de la rendre agréable à l'enfant.

Mais, dira-t-on, vous ne vous occupez jusqu'à présent, que des jeunes gens de la classe riche ou tout au moins aisée, de ceux que leurs parents peuvent envoyer au lycée, et le fils de l'ouvrier, de l'employé n'est-il pas aussi intéressant, plus intéressant même parce que c'est lui qui constitue la masse, qui fait la majorité du peuple. Si nous considérons actuellement la situation sportive de la France, un fait caractéristique nous saute aux yeux, c'est que les adeptes des exercices physiques se recrutent presque exclusivement parmi les jeunes gens de la

classe moyenne. En dehors du cyclisme, qui grâce à son incontestable utilité pratique a conquis tous les âges et toutes les classes, les jeux de plein air se circonscrivent chez nous à une certaine classe de la société et à un certain âge de l'homme. Le problème consiste donc à gagner les autres âges, et les autres classes, c'est-à-dire d'une part le peuple, d'autre part, l'enfance et l'âge mûr. Eh bien ! nous croyons, pour nous, qu'il suffira de gagner l'enfance, et pour conquérir la masse, c'est l'enfance pauvre qu'il faudra conquérir, ce sont les enfants de l'école primaire. Il faut que le petit Français soit persuadé de la dignité, de l'utilité, de la nécessité de la culture physique. Les Anglo-Saxons sucent avec le lait l'amour des jeux, il faut qu'il en soit de même chez nous. Nos enfants doivent pratiquer tout jeunes les sports convenant à leur âge ; ils doivent le faire avec la conviction qu'ils effectuent une besogne utile et indispensable et non pas croire qu'ils se livrent à un amusement facultatif.

Tout d'abord, je ne sais s'il vous est arrivé de visiter des écoles dans des grandes villes. La plupart sont confortables, possédant de vastes locaux, bien aérés, bien ventilés ; mais en revanche dans certains quartiers, à Lyon par exemple, il n'y a pas lieu de se déclarer satisfait. Ce sont salles sombres et noires où le gaz s'allume dès une heure de l'après-midi, par les journées d'hiver ; il serait difficile d'affirmer que les enfants sont dans de bonnes conditions hygiéniques, la ventilation et l'aération s'y faisant de façon fort médiocre. Enfin, chose plus grave, ce qui

nous a frappé c'est l'absence de cours, de lieux de récréation où l'enfant puisse s'ébattre; il est même, devant l'insuffisance de l'emplacement, obligé de jouer dans la rue, et alors quelles sources de résistance toutes trouvées pour les adversaires de toute éducation physique.

Mais, pour bien éduquer, il faut gagner les éducateurs et, à ce point de vue, s'assurer en les persuadant, les instituteurs qui peuvent tout. Avec leur concours dévoué et éclairé, ce serait un jeu que de demander à la ville des agrandissements bien souvent possibles avec la chute de quelques vieux murs; pour les jours de congé, aménager des terrains vagues dont souvent les villes ne se servent même pas.

Une fois la question des terrains liquidée, se pose le problème suivant : quels exercices allons-nous faire exécuter ? Les enfants des écoles primaires aiment la course et le saut, le jeu de paume, mais leurs préférences iraient certainement au ballon au pied, atténuation charmante et inoffensive du football-rugby. Après les parties, hygiène prudente, changement d'effets et service hydrothérapique à portée. De la sorte, rien à craindre au point de vue accidents et pas de récriminations dans les familles, car, en France, l'éducation physique, à l'encontre de tout autre éducation, se pratique encore à rebours; elle remonte de l'enfant au père, car le plus souvent c'est l'enfant qui, ayant pris goût aux exercices du corps, les impose dans sa famille. Les mères sont les plus réfractaires, ces

mères, disait le R. P. Didon qui craignent pour leur progéniture et les rhumes et les engelures : il fallait voir avec quelle franche rudesse non exempte de bonhomie, le savant éducateur renvoyait vers leurs pénates celles qui, par excès de sensiblerie, venaient se plaindre à lui de la pseudo-brutalité des exercices auxquels se livraient leurs fils à Arcueil ; avec de pareils hommes, la tâche devait marcher à pas de géants.

Et cependant, les longs efforts, faits auparavant par quelques hommes d'action, n'avaient pas été orientés dans le sens que nous avons indiqué. Au lendemain de 1870, après la constatation douloureuse de l'insuffisance technique des soldats, il sembla que le meilleur remède pour l'avenir était de faire des soldats à l'avance et les bataillons scolaires furent mis sur pied. Un enthousiasme qui tomba comme un feu de paille s'éleva de tous les points de la France. Les résultats furent déplorables. Ce gavage militaire infantile fut pernicieux. Il a enrayé l'œuvre éducatrice. La parade finie, l'opinion publique est devenue sceptique : c'est pourquoi, avant de croire à l'efficacité de la méthode nouvelle sportive, demande-t-elle des preuves, non plus empiriques mais scientifiques, C'est certain ; le militarisme ne doit pas franchir le seuil de l'école, l'enfant ne doit pas jouer au soldat, car l'engouement passé, il ne lui reste plus qu'un souvenir vague. Le rôle de l'école est de créer des tendances, d'apprendre à apprendre ; au régiment seul reviennent le droit et l'honneur de mettre en

forme, pour un but déterminé, les jeunes gens qu'une éducation physique méthodiquement appliquée, a rendus plus aptes à l'action et plus résistants à la fatigue.

L'éducation physique, telle que nous pouvons la concevoir dans le monde moderne, comprend trois grandes divisions pour M. Buisson tout au moins, mais nous nous contenterons seulement d'en faire deux : 1^o la gymnastique ; 2^o les jeux et exercices athlétiques.

En ce qui concerne la gymnastique, il existe deux conceptions de l'usage à en faire dans l'éducation : l'une est la conception acrobatique ou athlétique, l'autre et la conception hygiénique et récréative. Nous n'avons pas à hésiter longuement, c'est la seconde que nous adopterons, parce que si nous voulons gagner l'enfant il faut l'intéresser, et partant il n'est pas de plus grands appels à la joie et à la distraction que dans la pratique des jeux de plein air. Mais pour progresser vraiment, il faut que l'enfant associe à la pratique de ces jeux, l'étude de la gymnastique qui pétrit, façonne, masse son corps. Si plus tard, au régiment, nous préférons d'emblée les sports de plein air, c'est que le soldat est pressé dans sa tâche et pris par d'autres préoccupations militaires. Mais à l'école, l'enfant est beaucoup plus facile à diriger : la gymnastique à l'école doit viser essentiellement, dit M. Buisson, « à con-
« solider la santé générale, à développer harmoni-
« quement tous les organes en régularisant, en
« fortifiant leur fonctionnement normal ; il faut que

« le plan d'étude s'inspire de cette invention, qu'il
« fasse une large place aux mouvements d'ensemble,
« aux diverses manières d'exercer les divers appa-
« reils musculaires de notre organisme, d'assouplir
« les organes soit du mouvement soit des fonctions
« essentielles de la vie physiologique. Dou, la néces-
« sité d'un plan fondé sur une connaissance appro-
« fondie de la structure du corps humain et du sys-
« tème musculaire notamment; d'où aussi cette loi im-
« posée en quelque sorte à tous les maîtres et pri-
« mant toutes les méthodes, la loi de coordination
« harmonique des exercices, de telle sorte que ja-
« mais un organe ou un groupe d'organes ne soit sti-
« mulé, développé, forcé en quelque sorte dans la
« marche ou dans sa croissance aux dépens d'un
« autre. C'est sur ce principe qu'est fondée la gym-
« nastique suédoise, probablement la plus parfaite
« qui existe comme système d'éducation musculaire
« et respiratoire ». Pour l'enseignement de la gym-
nastique, il serait à souhaiter, par exemple, que le
niveau intellectuel et scientifique des professeurs
de gymnastique soit élevé ; on n'aurait pas de
graves abus à déplorer.

Donc menées d'abord de front, les deux méthodes,
scientifique et récréative, s'affranchissent l'une de
l'autre à mesure que l'enfant grandit ; la seconde
subsiste seule, et c'est vraiment cette gymnastique
sportive qui est la meilleure. Les Anglais en ont été
les premiers initiateurs : c'est chez eux une véritable
fureur nationale. On sait avec quelle passion vieux
et jeunes Anglais suivent les péripéties de la course

d'aviron Oxford-Cambridge, qui se court chaque année sur la Tamise.

Malheureusement, comme nous l'avons dit plus haut dans notre historique, on ne s'est guère préoccupé de faire quelque chose pour l'écolier. Seulement le 8 mars 1887, l'Académie de Médecine, appelée à donner son avis sur le surmenage dans les écoles, pense :

1^o Que les lycées et les collèges pour les élèves internes doivent être installés à la campagne.

2^o Que les larges espaces bien exposés doivent être réservés pour les récréations.

3^o Que les salles de classes doivent être améliorées au point de vue de l'éclairage et de l'aération.

Sans s'occuper des programmes d'études dont elle désire. d'ailleurs, la simplification, l'Académie insiste particulièrement sur les points suivants :

1^o Accroissement de la durée du sommeil pour les jeunes enfants.

2^o Pour tous les élèves, diminution du temps consacré aux études et aux classes, c'est-à-dire à la vie sédentaire, et augmentation proportionnelle du temps des réactions et exercices.

3^o Nécessité impérieuse de soumettre tous les élèves à des exercices quotidiens d'entraînement physique, proportionnés à leur âge (marches, courses, sauts, développements, mouvements réglés et prescrits).

M. Spuller, ministre de l'Instruction publique, promet de tenir compte des vœux de l'Académie.

Le 31 décembre 1889, deux ans plus tard, M. Brouardel annonçait à ses collègues l'application des nouvelles réformes comme suite du rapport qu'avait rédigé la Commission médicale chargée d'élaborer le futur programme.

Cette Commission était composée de MM. les Drs Bouchard, Brouardel, Dujardin-Beaumetz, Lagneau, Perrin, Proust et Rochard.

L'Académie de Médecine avait poussé le cri d'alarme; il fut entendu des pouvoirs publics. Une véritable renaissance des exercices physiques se manifestait dans le pays, le moment était excellent pour entrer dans une voie nouvelle qui promettait d'être féconde. Plusieurs associations d'éducation physique et de sport s'étaient fondées, et tous les regards se tournaient vers la jeunesse scolaire.

En France, les volontés sont innombrables, elles furent légion pendant trois ou quatre ans, puis le mouvement s'arrêta, les attaques et les railleries vinrent.

En cette année 1888, apparut la Ligue de l'Education Physique fondée par M. Paschal Grousset à Paris, à la suite d'un séjour de six ans en Angleterre. De ce voyage, naquit « La vie de Collège dans tous les Pays », qui eut un retentissant succès auprès de la jeunesse, particulièrement « La vie de Collège en Angleterre », plaidoyer passionné en faveur des jeux scolaires.

Presque aussitôt, les ligues régionales se fondèrent, peu d'entre elles ont survécu. Seule, la Ligue Girondine de l'Education Physique, fondée en novembre 1888, a poussé des racines vivaces et développe une force propre, grâce aux travaux de M. le Dr Tissier, grâce à ses efforts et à ceux de ses collaborateurs. Elle a établi son champ d'action dans l'Académie de Bordeaux, mais ses ramifications

victorieuses ont bientôt dépassé les confins et atteint le voisinage.

Fondée dans une ville où les œuvres d'ordres divers créées par l'initiative privée s'élèvent à plus de cent cinquante et distribuent annuellement plus de 1.500.000 francs, la Ligue girondine est, avant tout, une œuvre de protection physique et morale de l'enfance et de l'adolescence ; c'est une association pédagogique dans laquelle l'exercice physique est un moyen, non un but ; elle a eu le souci du développement physique, intellectuel et moral de la collectivité. Elle prend l'enfant à l'école, lui donne encore toute facilité pour jouer quand il en est sorti, et l'amène ainsi insensiblement, et sans transition brusque, jusqu'à l'époque où il sera soldat.

Le souci de la Ligue est de fortifier des volontés, des intelligences et des caractères, d'élargir l'idéal de la jeunesse scolaire, d'éduquer le sentiment de la responsabilité individuelle par les exercices physiques et les jeux sportifs, dans l'action collective au grand air. Elle a expérimenté, pendant quatorze ans, dans ce coin béni du Sud-Ouest, où les exercices physiques sont en honneur, chez les Béarnais, les Basques, les Landais, les Languedociens et les Périgourdins, tous cadets de Gascogne. N'oublions pas que les résultats des examens devaient être très inférieurs à la moyenne, d'après les détracteurs. Une preuve : le lycée de Mont-de-Marsan, qui a remporté la Coupe, grand prix offert par le Président Carnot, a une des plus fortes moyennes d'examens de France et la plus forte de l'Académie. *Premier sur le terrain*

de jeu, premier en classe, dit un nouvel adage.

Chacune de ces sociétés scolaires a pris une fleur pour marraine et rencontre, chaque année, dans un lendit ses voisines et rivales.

Les résultats acquis sont très encourageants et nous n'oublierons pas de dire qu'ils sont dus, en partie, à la sagacité bienveillante et à la tenacité réfléchie et soutenue du regretté recteur Conat.

A côté du lendit secondaire, du grand lendit, il en existe un autre, le lendit primaire, au cours duquel les équipes des nombreuses écoles primaires de Bordeaux se disputent avec acharnement le Grand Prix du Drapeau. Pour l'adolescent, la Ligue girondine a, disons-nous plus haut, créé des sociétés post-scolaires.

Tels sont les faits, tels sont les résultats obtenus par une Association régionale, fondée sur l'initiative privée bordelaise.

Mais la véritable reine, celle qui englobe sous sa tutelle toutes les sociétés d'amateurs français, c'est l'Union des Sociétés Françaises de Sports athlétiques qui a son siège à Paris. Dans la liste des membres fondateurs, nous trouvons les noms du général Lewal, de MM. Léon de Janzé, baron P. de Coubertin, E. Duchamp, Marcadet, comte de Villiers. En 1898, elle comprenait 16 sociétés affiliées, 135 clubs reconnus, 78 associations reconnues. Des comités régionaux, subdivisions actives, fonctionnent ; les plus importants sont ceux du Sud-Ouest, du Sud-Est, du Nord, du Sud.

A l'aurore de 1904, l'U. S. F. S. A. tend vers une

prospérité qui nous console ; les sports de plein air ont pris, grâce à ses soins, un tel essor, une telle vogue que l'on ne s'étonne plus maintenant de voir quinze joueurs bordelais s'embarquer pour Paris afin de rencontrer les Parisiens dans un match de rugby. Paris va à Marseille, Toulouse reçoit Lyon, les communications entre villes, grâce aux sports, ne semblent plus difficiles. Les progrès ne se sont pas fait attendre et les Anglais, venus pour nous tâter à différentes reprises, ont fait, à Paris, des constatations trop douloureuses, à leur avis, pour leur amour-propre ; nous sommes déjà tout près d'eux pour la course à pied, car si Raguenneau, de Fleurac et Deloge sont inférieurs à ce Schrubb qui est une exception, ils sont supérieurs à la moyenne générale des coureurs anglais ; mais, en football, nous avons des progrès sérieux à faire avant d'égaler nos voisins d'outre-Manche. Les grands clubs de rugby, qui se disputent, chaque année, dans une série de rencontres courtoises, le championnat de France, sont, à Paris, le Stade Français, le Racing-Club de France ; en province le Stade Bordelais Université-Club, en majeure partie composé d'étudiants ; le Stade Olympien des Etudiants de Toulouse au titre d'une éloquence suffisante, et le Football-Club de Lyon, dans les rangs duquel il est agréable de constater la présence de plusieurs élèves de l'Ecole du Service de Santé militaire — non des moindres — et aussi celle de nombreux étudiants des Facultés. Ce sont, après les scolaires, vers ces étudiants, ces jeunes gens à l'intellect

supérieur, que l'Union jette ses appels, car les gagner c'est beaucoup avancer.

A côté de cette puissante Fédération, existe l'Union des Sociétés de Gymnastique de France dont le but est de favoriser le développement des forces physiques et morales du pays par l'emploi rationnel de la gymnastique, du tir, de la natation; elle veut amener ainsi les jeunes gens à acquérir plus rapidement les qualités qui font les bons et solides soldats. M. Cazalet préside cette Union dont les forces vives se réunissent annuellement dans une fête fédérale. Les visées des sociétés de gymnastique sont très nobles, mais nous nous permettrons de dire à leurs dirigeants que si les exercices qu'ils font effectuer à leurs adeptes sont de toute première valeur, ils devraient aussi ne pas oublier qu'il existe des sports comme le football, le cross-country qui créent aussi de robustes soldats

Malgré tout, nous ne pouvons que nous rallier et applaudir aux vœux émis par M. Emile Laparra — n'est-il pas des nôtres? — au XIX^e Congrès de l'Enseignement tenu à Toulouse en novembre 1889, dans lequel il recommande les gymnastes au ministre de la guerre et demande, pour eux, des sanctions, dès leur arrivée au régiment.

Pour nous, nous terminerons cet exposé de l'éducation de l'écolier et de l'adolescent, par cette belle citation de M. le recteur Bizos, dans un discours à la Jeunesse universitaire du Sud-Ouest, à la fin du reizième lendit régional :

Notre plus ardent désir est que le jeune homme ainsi formé par nous, unissant la santé intellectuelle et morale à la santé physique, soit heureux de prononcer et capable de tenir un serment semblable à celui que l'Athénien prononçait solennellement le jour où, affranchi de la tutelle, il devenait une personne libre et un citoyen : « Je combattrai pour mon pays et pour mon foyer, seul ou avec tous. Je ne laisserai pas après moi la patrie démembrée, mais plus puissante et plus forte. J'obéirai aux magistrats, j'observerai les lois qui sont en vigueur et celles que le peuple établira. Si quelqu'un veut renverser la constitution et lui désobéir, je ne le permettrai pas. Je combattrai pour les lois, seul ou avec tous ! »

Puissent penser ainsi les petits Français !

CHAPITRE II

L'éducation physique au régiment. — Les erreurs. — Les réformes à opérer — Les résultats obtenus.

Nous voici arrivé au cœur du sujet : c'est ici que nous voudrions récolter après avoir semé. Voyons d'abord où l'on en est dans l'armée actuellement. Le conscrit, arrivé à la caserne, descend dès le lendemain dans la cour où, sous l'œil paternel de l'adjudant, un caporal plus ou moins hargneux lui apprend les principes de la marche. Pendant une semaine, il apprend à marcher en y ajoutant des exercices d'assouplissement. Ces exercices d'assouplissement, avec ou sans armes, ont pour but et pour effet de briser et de dégrossir les recrues, de dégourdir leurs jointures et de les préparer aux travaux plus fatigants qu'ils devront accomplir dans la suite; ils accoutument également à la précision dans les mouvements si nécessaire dans les manœuvres.

vres collectives. Le maniement d'armes est pratiqué chaque jour, au cours et à la suite de chaque exercice. Il est à la fois un exercice d'assouplissement et le moyen indispensable de développer l'adresse du soldat dans l'usage de son arme.

Enfin l'escrime au sabre et à la baïonnette permet à l'homme de se familiariser avec les différents mouvements de la lutte à l'arme blanche.

Le soldat est aussi entraîné à la marche et au tir. L'homme, dès le début, est accoutumé au port du sac. C'est au moment où il peut être bien nourri et logé à la caserne qu'il faut en profiter pour l'entraîner au poids du chargement auquel il sera soumis aux manœuvres et en campagne, pendant lesquelles l'alimentation est, le plus souvent, irrégulière et où l'homme couche sur la paille neuf fois sur dix en moyenne.

De cet enseignement professionnel le jeune soldat suit tous les échelons, selon la progression militaire, échafaudée de telle façon qu'il soit à même d'être mobilisable le 15 mars, son incorporation datant du mois de novembre qui précède. Autrement dit, on veut en quatre mois, à raison de six heures d'exercices par jour, faire que les nouveaux venus soient susceptibles de partir en compagnie, le cas échéant. C'est là une douce illusion et nous pouvons le dire en connaissance de cause ayant nous-même passé au régiment. Si une guerre se produisait, on verrait tomber toutes ces utopies dont on se berce.

Il est impossible nous écrivait, il a quelques jours, le capitaine de Massas du 7^e bataillon de chasseurs

alpins d'arriver aux résultats que l'on demande et que l'on serait en droit d'espérer, en faisant faire aux hommes un séjour de trois ans sous les draux. *Autrefois, lorsque le troupiér restait sept années consécutives au régiment*, il arrivait, par l'entraînement à avoir une endurance telle qu'une marche de trois mois, depuis Brest jusqu'aux plaines du Pô, ne lui semblait pas plus lourde qu'une simple promenade. Il n'était cependant pas aussi bien traité que son camarade d'aujourd'hui et l'hygiène militaire était sinon inconnue, du moins tout-à-fait rudimentaire.

Cela ne l'empêchait pas de se battre au camp contre les parasites et la malpropreté, pendant les marches, contre la faim, la soif et la fatigue, et, sur le champ de bataille, contre des troupes souvent supérieures en nombre. Mais sept années passées à la caserne et en campagne, avaient assoupli son corps, trempé son âme et fait de blancs-becs, des durs à cuire ; à ce dur entraînement, il avait acquis une opiniâtre résistance. Compulsez des statistiques de la mortalité de 1850 à 1875, et les comparant à celles d'aujourd'hui, vous verrez de notables différences. Il est juste de reconnaître que les deux grands fléaux modernes, l'alcoolisme et la tuberculose faisaient de moindres ravages.

De nos jours, la durée du service militaire portée d'abord à cinq ans puis à trois ans, tend encore à être restreinte et sera portée dans quelques années à deux ans. Est-il vraiment possible sans autre préparation que celle donnée au régiment, de faire du

jeune soldat un homme mobilisable au sens matériel du mot? Nous disions plus haut, comment on procédait au régiment: la marche, le maniement d'armes, l'école d'escouade et de compagnie; le tir réduit puis le tir à la cible, tels sont les principaux termes de l'instruction militaire; j'allais oublier le pas de gymnastique, ce fameux et traditionnel pas gymnastique, contre lesquels s'élèvent tous les soldats qui, pour la plupart, l'ont dans une sainte horreur, qu'il s'effectue sans armes ou avec le chargement complet.

Le soldat ne s'intéresse pas à cette course parce qu'elle est obligatoire. Au lieu d'essayer de résister et de ménager ses forces, il n'en fait rien; au lieu de rester silencieux, il échange des aménités avec ses voisins, accompagnées de considérations sur les approches plus ou moins grandes de la « classe ». La plupart s'arrêtent : les uns d'épuisement, les autres par mauvaise volonté, d'autres, simplement parce que cette course ne leur plaît pas. Du reste, l'horreur du soldat pour les raids obligatoires est telle que partout le pas gymnastique est malheureusement employé comme un moyen de punition.

Et pourtant cet exercice, dit aussi M. Viguiier, éminemment favorable au développement des poumons, s'il était scientifiquement appliqué, devient, dans ces conditions, une arme des plus dangereuses aux mains des personnes inhabiles et ignorantes des choses de la physiologie. De combien de bronchites, de pneumonies ou de palpitations le pas de gymnastique n'est-il pas responsable?

Et pourquoi cet entraînement, dit intensif, contraire, à notre sens, à tous les principes physiologiques?

Pourquoi, sous prétexte d'arriver plus vite, met-on les bouchées doubles?

Toujours parce que le soldat doit être apte à entrer en campagne le 1^{er} mars ou le 15 au plus tard. Tout est subordonné à cette idée fixe et on conclut que son instruction doit être complète. « Le capitaine ne doit pas perdre de vue cette date et restreint en conséquence la part accordée aux exercices qui n'ont pas pour objet la préparation immédiate au service de guerre ». Il faut entendre par là que l'instruction technique absorbe toutes les préoccupations au détriment de l'entraînement physique rationnel de l'homme.

L'enseignement complémentaire n'est donné qu'à partir du 15 mars. Grossière erreur! C'est ainsi que les merveilleux exercices que sont la boxe, le bâton, sont pratiqués en été ou seulement en mai. Le soldat s'y exerce tous les jours; le jeu de la respiration n'est plus gêné par la constriction des courroies de suspension, ni par le poids du sac. Il se développe, la chose est manifeste. Les marches militaires sont aussi plus fréquentes. C'est alors qu'il s'entraîne.

On pourrait résumer tout cela d'un mot: « On a mis la charrette avant les bœufs ».

Il est douteux qu'avec une méthode d'entraînement ainsi conçue on puisse jamais arriver à donner au soldat la vigueur, la souplesse, la résistance

durables que l'on serait en droit d'attendre de son passage sous les drapeaux.

Comment ne pas comprendre que ce surmenage joue un rôle fatal et prépondérant dans l'étiologie de la fièvre typhoïde, qui a sévi, au début de cette année, sur la garnison de Rouen.

Ecoutez l'Impartial de Dieppe, cité par M. Granjux dans la *Revue Scientifique* :

On a pu voir, à Rouen, des pelotons de dispensés exécuter des marches d'entraînement de 20 à 30 kilomètres, rentrer ensuite épuisés et se mettre, dans cet état, à l'étude de leur théorie. Et ce surmenage visait des jeunes gens peu préparés par leurs études antérieures. Or, c'est eux que la fièvre typhoïde a frappés les premiers.

L'entraînement à la marche ne s'obtient qu'à la suite d'un entraînement méthodique, et c'est contre la violation de ces règles que nous nous sommes élevés. Ainsi, le 10 décembre, le 39^e fait une marche de 24 kilomètres; dans la deuxième semaine de janvier certaines compagnies exécutaient une marche-manœuvre de 32 kilomètres. Ces chiffres respectables ne battent pas encore le record du bataillon de Dieppe qui, sans entraînement, le 22 décembre, dans une manœuvre contre le bataillon d'Eu, exécutait un raid d'environ 44 kilomètres. Pour quel motif cette marche insensée, et à qui faut-il attribuer la responsabilité des ordres donnés ?

Il serait, malheureusement trop facile, de citer d'autres exemples ; nous aimons mieux les passer sous silence. Quels remèdes a-t-on cherché à apporter à cette situation ? Par une circulaire adressée à tous les commandants de corps d'armée, le Ministre de la guerre a prescrit qu'on « devait immédiatement proposer, soit pour une réforme définitive, « soit pour une réforme temporaire, tous les jeunes

« gens qui ne présenteraient pas les caractères
« certains d'une résistance suffisante relativement
« aux fatigues du service militaire ». Mais c'est sur
ces caractères de résistance qu'il est difficile d'être
d'accord et ce sont là des termes par trop élastiques.
Aussi les résultats ont-ils été presque négatifs, car,
de la sorte, on a renvoyé dans leurs foyers des hom-
mes assez robustes encore pour faire leur service,
et, par contre on en a conservés de tout à fait insuffi-
sants ; de cela la raison est facile à comprendre.
On a demandé trop leur avis aux commandants de
compagnie et pas assez, quelquefois pas du tout,
aux médecins militaires. Les premiers, désignés
pour dresser eux-mêmes la liste des malingres, ont
fait selon leur âme et conscience, mais ils n'ont pu
juger la santé des hommes sous leurs ordres qu'en
surface, et cela forcément : la complexité, la dé-
licatesse de la machine humaine, ils ne peuvent la
saisir ; c'est l'affaire du seul médecin qui a fait des
études pour en comprendre le fonctionnement. Lui
seul est qualifié pour faire le partage équitable
entre les hommes à conserver et ceux qui sont réel-
lement impropres au service. Lui seul aussi est ca-
pable de déjouer les tentatives de simulation, mal-
heureusement trop fréquentes.

Tout le monde ne s'est, du reste, pas déclaré satis-
fait de ces réformes ; il est épouvantable de constater
que, dans certaines régions, le conscrit, à peine
arrivé au régiment, espère en partir par tous les
moyens. Aussi, s' imagine-t-on facilement toutes les
convoitises allumées, tous les espoirs réveillés

par la circulaire de M. le Ministre de la guerre, qui paraît, de prime abord, si bien répondre à tous les desiderata :

C'est à la recherche d'un moyen efficace de réagir contre tous ces maux nécessaires que des hommes de la valeur de M. le Dr Tissié ont consacré leur temps et leur peine. Voici ce qu'il écrit au début d'un remarquable rapport au colonel du 18^e d'infanterie à Pau, qui avait bien voulu lui laisser expérimenter la gymnastique suédoise dans son régiment.

« Cependant une campagne en faveur des réformes à apporter à l'application rationnelle de l'éducation physique, a commencé en 1887. C'est à l'Académie de Médecine qu'elle a pris naissance, à la suite d'une communication sur le surmenage intellectuel, faite par M. Lagneau ; elle a eu pour résultat la rédaction d'un nouveau manuel de gymnastique militaire. Le Manuel universitaire de 1891, bien que renfermant d'excellents principes a été peu appliqué dans l'enseignement scolaire. Le nouveau Manuel, en préparation depuis 1898, mettra la question définitivement au point. Quinze ans ont été nécessaires à la gestation des idées nouvelles et à leur commencement de mise en pratique. On dit volontiers qu'en France on procède par bonds : en ce qui concerne l'éducation physique, le progrès s'est formé en marche lente. Tout aussi bien l'œuvre n'en vaudra que davantage par la raison que la vitesse aura été sacrifiée à la durée.

« La première et la plus grande erreur commise a été de confier l'application de l'éducation physique à des maîtres incompetents. Ceux-ci n'ont vu dans le mouvement qu'un amusement à procurer selon des idées ou des goûts personnels. L'éducation physique est l'ensemble des moyens pédagogiques, athlétiques, médicaux et esthétiques, utilisés pour le développement rationnel du corps et pour sa réparation thérapeutique. Ces moyens se divisent en deux groupes principaux : premièrement, la gymnastique d'assouplisse-

« ment, méthodiquement basée sur la mécano-physiologie ;
« cette gymnastique est subdivisée en gymnastique pédagogique ou d'évolution pour la formation du « moi » ; en gymnastique athlétique et de combat pour sa protection ou sa défense ; en gymnastique esthétique pour son ennoblissement, en gymnastique médicale ou de réparation, pour son relèvement, après avoir été atteint par la maladie ; secondement, les sports et les jeux libres au plein air pour le plaisir dans l'affirmation du « moi » mis en présence de la nature ou des hommes. Cette gymnastique est surtout psychique, » elle a pour effet de provoquer la fonction des organes psychomoteurs. »

M. le Dr Tissié parle ensuite des erreurs commises lorsqu'on a voulu assimiler la gymnastique à un exercice susceptible de procurer du plaisir ; nous disons plus haut, nous-même, que la gymnastique n'est pas propre à égayer et à distraire. Le plaisir est réservé aux seuls jeux de plein air. En Suède, cependant, où le Gouvernement l'a envoyé en mission scientifique, M. Tissié a vu la gymnastique rendue agréable grâce à l'habileté de l'instructeur.

Nous ne décrirons et nous ne définirons pas ici les lois de l'entraînement physique, qui sont d'ordre mécanique, physiologique et psychique ; nous citerons, sans les analyser, les trois méthodes d'entraînement physique, renvoyant, pour une étude complète, à l'étude très fouillée et très scientifique qu'en a fait le distingué inspecteur des exercices physiques dans l'Académie de Bordeaux.

Chacune de ces méthodes est la manifestation psychologique du peuple qui l'a créée. Ce sont :

La méthode allemande créée par Jahn, après les désastres d'Iéna et de Auerstaedt ; elle s'adresse sur-

tout aux bras et à la partie supérieure du tronc, c'est une gymnastique de singe, toute en force.

La méthode suédoise créée par Ling, différant du tout au tout par la science mécano-physiologique qui a présidé à son établissement. C'est une gymnastique esthétique.

Le méthode anglaise diffère encore ; l'esprit de la race anglo-saxonne se serait mal trouvé des deux méthodes précédentes, c'est la méthode récréative, amusante et sociale ; elle s'adresse au train inférieur, mettant l'homme en face de la nature ou de son semblable ; son action vise surtout le développement du cœur et des poumons, sans se soucier du développement rationnel des muscles.

La méthode française n'existe pas : c'est une copie de la méthode allemande, avec plus de vigueur, de rudesse, de violence, mais aussi peut-être d'élégance ; elle use beaucoup des agrès. Nous avons vu dans notre historique, comment, pendant un siècle, nous avons persisté, en France, à l'appliquer par la voie des instructeurs de Joinville-le-Pont, à qui l'étude en avait été imposée. Mais au Congrès international de l'Education physique à Paris, en 1900, la question fut tranchée en faveur de la gymnastique suédoise

Cette dernière méthode est-elle facilement applicable dans l'armée ? C'est une expérience concluante, semble-t-il, qui a été faite à Pau, au 18^e régiment d'infanterie, par les soins de M. le Dr Tissié, grâce à la complaisance extrême de M. le colonel Rochet, juste au moment où, par une circulaire, M. le ministre

de la guerre recommandait aux chefs de corps d'armée, l'application de la méthode suédoise. Les conclusions pratiques que l'auteur tire de son essai sont satisfaisantes.

Il serait très facile, d'après M. Tissié, de faire de nouveaux instructeurs formés par ceux qui viendraient directement de Joinville, d'intéresser aussi les officiers par une série de conférences ; à leur tour, ces officiers demandés par l'Université, iraient porter la bonne parole dans les établissements scolaires, sans frais pour l'Etat ; la transition entre l'école et la caserne serait de la sorte abolie.

C'est là assurément, un projet très séduisant, mais qui n'est pas réalisable du jour au lendemain ; pour notre part, nous croyons que le sport, exercice psycho-moteur est préférable — à cause de sa facilité d'introduction dans les masses militaires — à la gymnastique, exercice mécano-physiologique : l'idéal serait de les voir se combiner. Pour le moment c'est aux jeux de plein air qu'il nous faut arrêter, parce qu'ils sont plus susceptibles de donner du plaisir.

Nous avons montré comment le jeune soldat pouvait être, tout naturellement, préparé par l'Ecole et les sociétés post-scolaires aux jeux sportifs ; par conséquent, en ce qui concerne les recrues ayant fait partie, avant leur incorporation, de sociétés athlétiques et ayant acquis, par une pratique raisonnée et raisonnée, une souplesse et une force très suffisantes, la question est résolue ; ceux-là, à moins d'incidents impossibles à prévoir, feront de bons soldats.

Cependant, comme l'effort tenté date seulement de dix ans, il ne peut porter dès maintenant ses fruits; mais, d'ici quelques années, quand la semence aura été répandue partout, on verra, dans tous les coins du pays, la masses des jeunes gens s'intéresser à ces jeux et sports qui les rendront plus maîtres de leur « moi », plus confiants dans leurs forces, plus conscients de leur libre arbitre. L'armée ne regorgera plus de non-valeurs; après leur libération, les hommes feront souche d'enfants qui, comme leurs pères, s'adonneront aux jeux.

Pour le présent, il faut améliorer l'hygiène physique du soldat par les moyens qui sont en notre pouvoir.

Il s'est trouvé, dans notre pays, des hommes éminents et désintéressés qui, après avoir pris l'avis de personnes compétentes, ont fondé la Société pour l'Encouragement des sports de l'armée. Ils se sont adressés à des chefs militaires très connus et très populaires, qui n'ont pas craint de s'ouvrir au grand public de leur opinion sur cette œuvre nouvelle. La presse sportive, surtout, à la suite de laquelle venait plus discrètement la presse politique, a fait une propagande active et une campagne qui a déjà eu un certain retentissement.

La tâche est nouvelle, et voici ce qu'écrivait, le 9 octobre dernier, M. le général Thibaudin, ancien ministre de la guerre, à un rédacteur du *Vélo*.

« La campagne entreprise par le *Vélo*, en faveur du développement des sports dans l'armée, vous fait le plus grand honneur et je souhaite que l'œuvre devienne nationale pour

« atteindre véritablement son but ; mais pour que l'armée en
« profite, croyez-moi, ce n'est point dans nos régiments
« qu'il conviendrait d'envoyer les accessoires sportifs destinés
« à développer les forces physiques de nos soldats, et le goût
« de la nation pour le sport ; tous ces objets auxquels on con-
« sacrera des sommes d'argent élevées, seraient plus utile-
« ment affectés aux établissements civils de tout ordre, dans
« lesquels doivent se faire l'instruction de la jeunesse fran-
« çaise. C'est dans ces milieux qu'il convient de faire naître
« et de développer, dès l'enfance, le goût des sports, qui est
« incontestablement salulaire.

« En agissant ainsi, on ne rééditera pas une conception en-
« fantine, comme celle des bataillons scolaires, mais on aura
« créé une source puissante de forces capables de faire des
« citoyens doués d'un esprit plus sain et des soldats mieux
« préparés pour recevoir, dans nos régiments, l'instruction
« technique qui ne peut leur être donnée que sous les dra-
« peaux et nulle part ailleurs ».

Autrement dit, M. le général Thibaudin est tout-à-fait de notre avis et la lecture de notre chapitre sur l'éducation à l'école le prouve surabondamment ; mais, où il n'est pas tout-à-fait avec nous, c'est lorsqu'il refuse aux soldats le droit de se livrer, enrégimentés, aux sports qu'ils ont pratiqués déjà, ou bien, s'ils sont ou des novices ou des profanes, l'autorisation d'y être initiés. Malgré cette critique légère, l'idée maîtresse subsiste, de l'éducation du soldat préparée par l'école et après l'école.

Combien plus affirmatif se trouve être M. le général Duchemin, ancien inspecteur général de l'Infanterie de Marine, ancien commandant du corps d'armée des troupes coloniales. Dans une lettre adressée au même *Vélo* il se prononce judicieusement pour la pratique des sports au régiment :

« C'est une question importante, dit-il, non-seulement au point de vue militaire, mais encore au point de vue social et humanitaire ; elle exigerait une étude assez complète et je ne saurais ici indiquer que quelques points.

« Je considère comme essentiellement utile de soustraire autant que possible les militaires aux dangers des empoisonnements divers que leur offrent, pour leur santé physique et morale, les cabarets et autres mauvais lieux, et il est certain que, pour obtenir ce résultat, il faudrait leur rendre le séjour de la caserne, à leurs heures de loisir, plus agréable que les pernicieuses flâneries des rues et des faubourgs.

« Les différents sports présentent une attraction qui va chaque jour grandissant chez ceux qui les pratiquent, au fur et à mesure qu'ils acquièrent une plus grande habileté et plus de succès.

« Les exercices physiques augmentent l'adresse, les forces musculaires, la résistance aux fatigues, aux maladies. Ils doivent aider efficacement à l'amélioration de la race, à la fortifier contre la dégénérescence et le fléau de la dépopulation.

« Il est donc excellent que le court passage des jeunes soldats dans les rangs de l'armée soit judicieusement employé aux perfectionnements de leurs qualités physiques et qu'ils reviennent dans la vie civile alertes, robustes, sains, aptes à contracter mariage et à procréer de solides enfants.

« Mais un sport quelconque n'offre un véritable attrait à ceux qui s'y livrent qu'après un apprentissage plus ou moins long, plus ou moins ingrat et difficile. Par conséquent, pour que cet attrait décide les jeunes soldats à s'adonner aux sports à la caserne, il semblerait bon qu'ils fussent, auparavant, affranchis des difficultés des débuts et suffisamment entraînés.

« Il serait donc utile d'encourager la pratique des jeux et exercices sportifs, non seulement dans les casernes, mais encore dans les écoles d'instruction primaire et secondaire de la jeunesse ; ce serait encore là tout profit pour nos enfants : *Mens sana in corpore sano*. Aujourd'hui, le nombre des jeunes soldats ne sachant ni lire, ni écrire est infiniment minime, en comparaison de ce qu'il était il y a cin-

« quarante ans ; mais c'est à peu près le seul progrès réalisé
« par nos innombrables écoles primaires, car le niveau moyen
« de l'instruction générale est resté sensiblement le même, et
« les quelques heures que l'on prendrait chaque semaine à
« une instruction intellectuelle plutôt nuisible qu'utile (parce
« qu'elle est fatalement trop incomplète) seraient certainement
« plus utilement employées au développement des qualités
« physiques de nos enfants ».

M. le général Duchemin reconnaît aux sports une action morale et sociale qui les lui fait recommander ; aussi, sommes-nous heureux de nous appuyer sur l'autorité de son nom. Mais ce qui met le comble à notre satisfaction, c'est d'être en harmonie d'idées avec M. le général Metzinger, un des vainqueurs de Madagascar et un des chefs les plus autorisés de notre armée. Il croit, non seulement à l'utilité et à l'efficacité des jeux de plein air, mais encore il indique à grands traits le plan d'action. De pareilles sympathies constituent de précieux encouragements.

Tout d'abord, le principe de l'éducation physique lui paraît inattaquable :

« Au point de vue physique, tout exercice qui contribue à fortifier les muscles du soldat et à accroître son adresse est excellent.

« Au point de vue moral et hygiénique, toute distraction susceptible de concurrencer l'influence
« pernicieuse du cabaret mérite, à coup sûr, tous les
« encouragements ».

Il reconnaît, certes, que la difficulté réside dans la mise en pratique de la théorie ; le soldat, les exercices à peine terminés, sort de la caserne pour aller

s'échouer dans quelque endroit où il se trouve exempt de toute contrainte et à l'abri de toute discipline; s'il reste à la caserne, il s'envole à la cantine et, s'il n'a pas d'argent — ce qui arrive encore fréquemment — il s'étend sur son lit.

Le général constate avec regret que, malgré les efforts tentés par quelques chefs de corps pour introduire divers jeux, il n'y a pas eu d'amélioration notable à cet état de choses. Mais il conseille de ne pas se décourager. Au lieu d'essayer de faire médiocrement dans tous les régiments, il vaut mieux faire très bien dans un petit nombre, parce que l'exemple est contagieux. Si l'on réussit dans quelques corps, les autres imiteront et suivront le mouvement : la cause sera gagnée. Dans les corps pris comme pierre de touche il faut être sûr que le colonel est résolument partisan des jeux de plein air dans son régiment — car sans son concours rien de possible. — Le chef de corps, s'informant auprès de ses hommes du jeu qui aurait le plus de succès dans leur troupe, donnerait largement les moyens de les mettre en pratique et, à la fin de l'année il pourrait demander des renseignements sur les résultats obtenus et sur les mesures prises pour les obtenir.

Du reste, les chefs de corps ont des auxiliaires bénévoles et enthousiastes dans tous les athlètes incorporés dans leur régiment; ceux-ci, à peine arrivés, réclament instamment l'autorisation de se distraire, soit en jouant au football, soit en courant des cross-country. Il y a quatre ou cinq années, ces jeunes gens n'obtenaient que très difficilement l'au-

torisation de faire partie des sociétés athlétiques dans les villes de garnison où il en existait. Mais, en 1900, un décret de M. le ministre de la guerre autorisait les sous-officiers et soldats à faire partie de sociétés, à la condition expresse que ces sociétés soient exclusivement sportives. M. le général André a ratifié ces décisions et a même prié les chefs de corps de donner aux hommes le plus de latitude possible pour prendre part à tous les tournois athlétiques. Du reste, chez ces enthousiastes de la première heure, la bonne volonté était telle qu'elle a triomphé des difficultés matérielles. Quand ils n'ont pas eu de sociétés sportives pour s'y inscrire comme membres actifs, ils en ont fondé eux-mêmes de nouvelles, avec leurs propres moyens; ou bien, simplement ils ont joué entre eux, et ils ont si bien prêché d'exemple qu'ils ont entraîné leurs camarades, profanes ou réfractaires.

Etant donné ces appuis qui sont d'autant plus précieux parce qu'ils paient de leur personne sans compter, quelles seraient les méthodes à suivre pour les chefs de corps ?

Il y en a plusieurs. Les jeux peuvent être obligatoires, en remplacement d'un exercice, ou facultatifs aux heures libres : surveillés ou entièrement libres. M. le général Metzinger ne croit aux derniers que dans les détachements, dans les forts ou les très petites garnisons. Il dit aussi :

« Je suis d'avis que le jeu soit d'abord obligatoire, sans être
« pris sur les heures de repos, jusqu'à ce que les soldats, y
« ayant acquis une certaine ardeur, en prennent le goût et le

« considèrent comme une récréation. Tout en étant obligatoirement, il doit être encouragé en stimulant l'amour-propre, en excitant la rivalité entre les compagnies, bataillons et régiments, en organisant des concours entre les meilleures équipes des différentes unités. Il y aurait des concours partiels et généraux, organisés avec un certain appareil, et dont les lauréats auraient droit à certaines faveurs, non seulement pour eux, mais surtout « pour l'unité qu'ils représentent ».

Nous n'avons rien à ajouter à ce plan général, il est tout à fait conforme à nos vœux, et nous nous y rallions volontiers ; il y a seulement quelques questions de détail à régler. Pour réaliser ces desiderata, il faut des crédits, pas énormes, certes, mais suffisants pour grever le budget, déjà si pénible à équilibrer, des compagnies. Les commandants de compagnies, sauf de rares exceptions, refuseront d'allouer toute espèce d'allocation ; on l'a bien vu l'année dernière ; de nombreux régiments ont été obligés de demander des ballons de réforme aux grands clubs parisiens. Ceux-ci ont fait de leur mieux, mais ne pouvaient suffire aux demandes.

C'est alors que des sportsmen dévoués et désintéressés se sont préoccupés de cette question : deux parties internationales furent organisées par leurs soins à Paris ; les onze meilleurs joueurs français de football-association ont joué contre la plus forte équipe d'amateurs anglais, les Corinthians. La recette fut belle et le produit servit à envoyer une centaine de ballons aux régiments qui en avaient fait la demande. Quelques six mois après, toujours à Paris et dans le même but louable, le *Vélo met-*

tait sur pied une réunion dont le programme mi-cycliste, mi-athlétique se déroula au vélodrome Buffalo. Enfin, après ces tentatives individuelles, très belles, un effort collectif a été fait; il a abouti à la formation de la Société pour l'Encouragement des sports dans l'armée. La nouvelle société a élaboré et publié ses statuts; nous donnons ici un extrait de l'article 1^{er} pour montrer quel but désintéressé et patriotique animait les fondateurs.

« La Société recherchera les personnes qui s'intéressent à la cause des sports du soldat, et qui sont susceptibles de concourir, de quelque façon que ce soit, à l'œuvre sociale. Elle organisera toute manifestation de nature à procurer à la Société les ressources nécessaires pour remplir son objet. Elle s'efforcera de développer, par l'émulation, le goût des sports dans les régiments et d'en assurer la pratique méthodique et raisonnée. Dans ce but, elle élaborera des programmes d'enseignement physique qui pourront servir de guide aux instructeurs dans chaque régiment.

Les revenus de l'Association seront employés à toutes dépenses de nature à lui permettre de remplir son objet et, notamment, à l'achat de ballons pour favoriser l'athlétisme ainsi que le football et les jeux en plein air.

Nous sommes heureux de voir figurer à la présidence d'honneur de la Société des hommes comme le général Zurlinden et M. Prevet, sénateur.

Nous allons maintenant voir quels sont les sports à recommander au régiment. La condition essentielle à réaliser pour une branche sportive, afin d'être facilement applicable, c'est de pouvoir être jouée simultanément par le plus grand nombre d'hommes possible, et cela avec des frais réduits au minimum. Nous éliminerons les jeux qui sont réservés aux

classes riches, à cause de la coûteuse installation qu'ils exigent, tel le tennis; toutefois plusieurs « cours » existent au 90^e de ligne, à Châteauroux; de même la courte paume, parce qu'elle se joue dans un espace clos, couvert et trop vaste.

Par contre, on ne saurait trop encourager le jeu de pelote basque et la longue paume. Le premier se joue seulement en pays basque et un peu en Béarn; c'est un admirable moyen pour développer l'agilité, la souplesse du corps, en même temps que le coup-d'œil, la décision et le sang-froid. Importé à Paris, en 1901, il a obtenu un formidable succès.

La longue paume qui procure à ses joueurs les mêmes effets physiologiques que les jeux basques, se joue aussi en plein air. Il suffit d'une aire bien battue de 80 mètres de long sur 14 mètres de large. C'est le jeu que préfère M. le docteur Lagrange dans son livre sur l'exercice des adultes. La cour et les murs des bâtiments suffiraient pour permettre aux soldats de se livrer à ces exercices.

Les vrais sports qui sont à encourager, parce qu'ils peuvent être joués à peu de frais et par une grande collectivité, sont le football-rugby ou association, et le cross-country; on peut y joindre les différentes courses, tant de vitesse que de fond, les différents sauts, en longueur, en hauteur, avec ou sans tremplin, le saut à la perche, le lancement du poids et du disque. Les deux premiers nommés sont des sports d'hiver; les courses et concours commencent au printemps et se poursuivent jusqu'à la fin juillet,

pour reprendre en octobre, après une interruption de deux mois, août et septembre.

Le football nous est venu d'Angleterre, ou plutôt il nous en est revenu après s'être transformé et perfectionné. C'est un dérivé de ce jeu fameux, « la soule, ou melle » que l'on jouait en France au moyen âge; il existe deux variétés de football, parlons d'abord du rugby où le ballon peut être pris à terre et porté à la course. La partie est jouée par 2 équipes de 15 joueurs; le terrain demande 130 mètres de long sur 80 de large; le champ de football ressemble à un champ de bataille, dont la ligne de but est la clef. La partie, jugée par un arbitre, dure quatre-vingt minutes; c'est un jeu violent, dur, mais nullement brutal, car l'arbitre a le droit et le devoir d'expulser tout joueur brutal; quelques horions sont reçus, mais si bénins. Par exemple, ce qui n'échappe à personne, ce sont les qualités physiques et morales nécessaires au bon joueur: il lui faut de bonnes jambes, du souffle, de la souplesse; au point de vue psychique, le sang-froid, la décision et l'intelligence lui sont aussi indispensables. Rapidement, l'esprit de discipline, absolument nécessaire pour vaincre, se développe. Les qualités qui impliquent le sacrifice de l'unité à la collectivité sont les principes mêmes du football; c'est pour cela qu'on ne saurait trop encourager cet admirable jeu au régiment. Dans peu de temps on verrait naître un véritable enthousiasme parmi les soldats; l'émulation deviendrait telle qu'on verrait des pluies de défis de compagnie à compagnie, puis de bataillon à bataillon. Les équipes vainqueurs dans chaque

unité représenteraient leur régiment dans un tournoi qui réunirait tous les régiments du corps d'armée, fin mars par exemple.

Le football-association est plus simple que le rugby ; il ne compte que onze joueurs par équipe, le ballon est rond au lieu d'être ovale ; la tactique générale est la même, mais on ne peut activer le ballon qu'avec le pied et la tête ; ce jeu nécessite une grande habileté ; moins dangereux que le rugby, il est aussi moins passionnant et pour le joueur et pour le spectateur, pour ce dernier surtout.

Il n'est pas extrêmement difficile d'organiser des parties de football dans les régiments, puisque la difficulté essentielle, le terrain, est résolue par le fait que le champ de manœuvres, gazonné le plus souvent, peut suffire. L'achat du ballon et de quelques piquets, voilà ce qui resterait à faire ; nous avons vu plus haut comment la fondation de la Société des Sports du soldat résout la question.

Mais, à notre avis, c'est le cross-country qui devrait réunir le plus de suffrages ; il permet un nombre illimité de partants ; c'est une course où les concurrents suivent une piste, marquée par de petits papiers ; cette piste, au gré des traceurs, partis deux heures avant le départ, passe à travers champs, saute des routes, traverse des terres labourées, grimpe des côtes, descend des pentes raides, escalade des barrières et des murs, ou file à travers bois. C'est la course idéale, gaie, agréable, variée et sans danger, aucun.

Il est certain que l'on ne doit pas imposer au

débutant, une course trop longue, car ce serait le décourager à tout jamais : il faut procéder par petites doses ; lorsque, après chacune de ces premières séances d'entraînement, les néophytes auront enduré les bonnes et éphémères courbatures, ils se sentiront plus forts, plus en souffle et ne demanderont qu'à repartir ; quelle joie ce serait pour tous ces soldats de ressentir le bien-être délicieux que l'on éprouve à trotter, par un beau froid sec, dans les taillis, sous les grands arbres dépouillés de leurs feuilles. Pour exciter davantage leur émulation, le chef de corps accorderait quelques faveurs aux premiers arrivants, comme on accorde l'épingle aux meilleurs tireurs.

Le rêve serait de voir, deux fois par mois, le régiment entier, soldats, sous-officiers et jeunes officiers, participer à un cross monstre, et se disputer la palme de la victoire avec une ardeur impartiale. Quel succès pour le vainqueur et quel accueil triomphal ! Ce serait la meilleure des propagandes et elle ferait plus que tous les discours et conférences.

Les sports du printemps et de l'été sont évidemment à encourager, mais tout résultat sérieux est impossible sans un entraînement rigide et méthodique. En outre, l'athlétisme devient nuisible à l'organisme dès qu'il cesse d'être rationnel. Mais encore une fois nous ne cherchons pas ici à ne créer que des exceptions, mais bien des athlètes d'une valeur physique honnête.

De même qu'au football, nous prescrivons la prouesse individuelle, en matière de courses à pied

et concours : nous ne voulons pas de faiseurs de records et il serait trop facile de tomber dans cet excès. En Angleterre, les soldats sont grands amateurs de tous les sports en général, mais surtout de courses à pied et de cricket ; les rencontres inter-régimentaires sont fréquentes, car, dans l'emploi du temps, on peut dire que la demi-journée est réservée à la pratique des jeux de plein air ; c'est un besoin, une impérieuse nécessité pour le soldat qui représente l'esprit de la masse populaire anglaise ; au point de vue physique, l'*english soldier* est un merveilleux sujet ; ce qui fait son infériorité, c'est l'insuffisance de ses qualités morales, et nous ne voulons pas ici rechercher les causes de cette pauvreté psychique.

À côté de la course à pied et des concours athlétiques nous citerons, parmi les sports d'été, la natation, sport que l'on ne connaît pas assez et qui, à notre avis, devrait être obligatoire, non seulement au régiment, mais chez tous les citoyens.

Il faudrait que tout le monde fût tenu de présenter un certificat de natation, comme l'on est tenu de présenter un certificat de vaccin. À quoi tient donc cette paresse pour cet exercice ? Convenons-en : nous avons peur de l'eau, bien que nous soyions plus légers qu'elle et que nous soyions aussi bien structurés pour la nage que pour la marche. Nous sommes des hydrophobes latents, de par notre éducation physique, notre hérédité, notre culture intellectuelle, empreinte même d'une poésie qui, de tout temps, a chanté la perfidie de l'élément liquide. C'est cette terreur qu'il conviendrait de

chasser, et on y arrive facilement par la réflexion, et aussi en se rendant compte des incontestables services que l'on peut rendre à soi-même et à autrui.

Dans beaucoup de catastrophes militaires, combien d'hommes eussent pu se sauver, s'ils avaient eu la moindre notion des mouvements à effectuer. Par contre, ne devons-nous pas admirer ce capitaine de cuirassiers, athlète imposant et fier, qui est très capable de nager sans fatigue une heure et demie. En septembre 1900, pendant une manœuvre de passage de rivière, un cuirassier allait se noyer, lorsque cet officier, tout habillé, botté, éperonné, n'hésitait pas à plonger par 7 mètres de profondeur, et fut assez heureux pour sauver la vie à un soldat qui, en se débattant, avait failli faire périr avec lui son courageux sauveteur. De pareils exemples sont éloquents.

Voulez-vous, maintenant, parvenus à la fin de cet exposé, que nous voyions si nous avons eu déjà quelques résultats ? C'est dans l'Est que le mouvement semble avoir commencé victorieusement. Il est vrai que le contingent recruté vient en ligne directe de Paris ; les clubs parisiens voient, chaque année, un certain nombre de leurs joueurs incorporés soit à Toul, Verdun, Nancy, soit à Bar-le-Duc, Commercy et Saint-Mihiel ; ils y ont rencontré comme chefs, quelques-uns de ces jeunes officiers sortant de Saint-Cyr et Polytechnique, et ayant pratiqué les sports au lycée, il n'en fallait pas davantage pour faire jaillir l'étincelle. Le lieutenant Rungs

a, le premier, mis sur pied des équipes de football-association dans les bataillons d'infanterie de la 69^e division à Toul. Ce groupe réunit tous les hommes, gradés compris, désireux de continuer au régiment le football, la course à pied, le saut et les autres exercices sportifs.

De Toul, la contagion sportive a gagné Nancy ; la 11^e division elle aussi, a ses équipes de rugby et d'association, de poids, de disque, et de cros-country. Dans le Centre, dans l'Ouest, le mouvement sportif se dessine lentement mais sûrement. Les journaux sportifs publient quotidiennement des rubriques de ce genre.

A Saint-Denis, les deux régiments, 120^e et 128^e, qui y sont casernés, ont accepté l'offre fait par l'U. A. Dyonisienne, de pratiquer les sports dans son sein et un de ses membres a été prié par les officiers de faire un cours d'athlétisme dans la caserne.

A Vannes, le 28^e d'artillerie, encouragé par son colonel, vient de former, avec la 8^e compagnie d'ouvriers, une société sportive.

Nous citerons encore avec joie des informations aussi encourageantes que celle qui suit :

Amiens, 25 décembre 1903. Le groupe sportif du 72^e d'infanterie à Amiens a fait courir aujourd'hui un cross sur une distance de 7 kilomètres, 56 caporaux, soldats et sergents, se sont présentés au sport.

Le caporal d'Otemar a fini premier, avec 200 mètres d'avance sur Detri, soldat, dans le joli temps de 25 minutes ; troisième le sergent Perret.

Nous sommes heureux de voir le sport prendre une si large part au 72^e, grâce aux soins éclairés du lieutenant Brémart.

Au Mans, à Orléans, à Beauvais, à Alençon, artilleurs et fantassins rivalisent de zèle. Mais le Midi, le Sud et le Sud-Ouest ne restent pas inactifs. Partout pareils efforts, partout pareil enthousiasme. Depuis deux ans, le 18^e d'infanterie, à Pau, a ses quatre équipes de rugby.

Grenoble se ressent de la présence du Stade Grenoblois ; c'est ainsi que l'équipe de ce Club, champion des Alpes, ne compte pas moins de trois sous-officiers dans ses rangs. Chambéry, Annecy, Romans ont aussi, depuis cette année, leurs équipes, grâce à la venue de joueurs de Lyon.

Toulouse et Bordeaux, pépinière d'athlètes qu'elles envoient dans tous les régiments du XVI^e et du XVII^e corps d'armée, sont devenus des centres importants. Il nous est particulièrement agréable de noter la prospérité du Stade Olympien des Etudiants de Toulouse et de l'Union Sportive de l'Ecole Vétérinaire. Il serait à souhaiter que, dans toutes les villes de Faculté, les étudiants imitent leurs camarades de Gascogne.

A Limoges, un effort considérable a été fait et l'on a vu un colonel accorder aux vainqueurs d'un cross des permissions variant entre huit et trente jours.

De Lorient, de Mâcon où Bordes et Lablanche, des sportmen lyonnais, ont réussi à gagner les officiers, d'Avignon, où le lieutenant Richer — un ancien et fameux joueur du Racing-Club — a porté la bonne parole, arrivent de bonnes nouvelles qui

permettent d'avoir foi dans l'avenir des sports. Du reste, nous sommes heureux de constater qu'à Paris les deux équipes championnes de rugby, le Racing-Club et le Stade Français renferment dans leurs rangs des élèves de nos grandes écoles ou aspirant à ces écoles, Muntz après Richer au Racing, et les deux frères Mourouval au Stade, avec d'Harcourt, Blanchard et Rousseau. Même constatation dans l'équipe du Stade Bordelais Université-Club avec Rachou, Tilh, Dufourcq, Branlat, Giacardy et Cazala.

Il nous reste à parler de deux autres groupements où deux chefs de toute première valeur ont réussi à mettre, sur un pied que nous voudrions voir imiter dans toute l'armée, une installation sportive modèle. Ce sont : le 70^e de ligne à Vitré et le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied. Le colonel du 70^e a si bien compris le rôle utile des sports dans l'entraînement physique du soldat, qu'il a remplacé, deux jours par semaine, sous la haute surveillance des officiers, les exercices militaires par des jeux ; des faveurs et des permissions multiples sont accordées aux différents vainqueurs. Personne ne s'en plaint : le soldat s'amuse et s'intéresse à ce qu'il fait et n'a nul souci du cabaret. Le médecin-major voit diminuer le nombre de ses visiteurs.

A Troyes, M. le commandant Driant a aussi réalisé le vœu de M. le général Metzinger. Il était mieux placé que tout autre pour faire appliquer les saines formules de l'Education physique : il n'a pas manqué l'occasion de le faire : son bataillon est devenu l'un des premiers de France.

Comme note finale, nous dirons simplement : Il est à souhaiter que de pareils exemples fassent, pour la cause des sports du soldat, plus encore que ne faisait autrefois, sur l'esprit et le cœur des légionnaires, la traditionnelle devise : *Ludus pro patria.*

CONCLUSIONS

I. — Les nécessités d'une éducation physique de la jeunesse se font de plus en plus sentir.

II. — Les revendications des hygiénistes doivent amener, non pas seulement des modifications, mais même des bouleversements pour ruiner les vieilles idées dans tout établissement d'enseignement; à ce prix seul, on effectuera un labeur utile et on préparera l'enfant à son métier de soldat

III. — L'initiative privée a déjà fait beaucoup pour l'enfant; elle est à soutenir par tous les moyens dans le rôle qu'elle s'est imposé de faire jouer les adolescents.

IV. — Les résultats de l'éducation physique au régiment sont en raison directe des résultats donnés par l'Ecole.

V. — Les sports de plein air sont de précieux adjuvants pour la santé du soldat et son entraînement militaire.

VI. — Les efforts du début couronnés d'un succès très satisfaisant, permettent d'espérer que, dans un avenir prochain, les exercices sportifs n'auront pas besoin d'être rendus obligatoires pour être adoptés par toute l'armée.

Vu :

Le Président de la Thèse,

J. COURMONT.

Vu :

Le Doyen,

LORTET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Lyon, le 12 janvier 1904.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,

GABRIEL COMPAYRÉ.

BIBLIOGRAPHIE

- BARADAT. — Le pédestrianisme (L'Education Physique, *Revue Larousse*, septembre 1899).
- BUISSON. — L'Education Physique à l'Ecole (*Revue Larousse*, septembre 1899).
- N. DALLY. — La Gymnastique (Dictionnaire Dechambre).
- L. DANJUX. — Cause principale de mortalité dans l'armée (*Revue Scientifique*, 1^{er} septembre, 1903).
- G. DEMENY. — L'Education physique en Suède (Paris, Librairie Alcan).
- G. DEMENY. — Les bases scientifiques de l'Education physique (Paris, Librairie Alcan).
- LUCIEN HESSE. — Pour l'expansion sportive (*Auto*, 1903).
- F. LAGRANGE. — De l'exercice chez les adultes (Paris, Librairie Alcan).
- L. LAYET. — Hygiène scolaire (Dictionnaire Dechambre).
- G. de MASSAS. — Du Problème national et militaire de l'Education physique. (Paris, impr. Chapelot).
- DE PELLEPORT-BURETE. — Les Jeux de Paume. (*Revue Larousse*).
- P. PERDRIZET. — L'Education physique en Grèce et à Rome. (*Revue Larousse*, 1899).
- G. de SAINT-CLAIR. — Jeux et exercices de plein air.
- D^r Ph. TISSIÉ. — L'Education physique dans l'Armée. (*Revue Scientifique*), 1900.
- D^r Ph. TISSIÉ. — L'Education Physique. (*Revue Larousse*, 1899).
- D^r Ph. TISSIÉ. — La Gymnastique dans l'Armée, (*Revue Larousse*, 1903).
- D^r Ph. TISSIÉ. — La Fatigue et l'Entraînement physique. (Libr. F. Alcan).

DU MÊME AUTEUR

FOOTBALL, BARETTE ET BALLON AU PIED — *L'Éducation physique* (*Revue Larousse*), Paris, septembre 1899.

